

Nicolas Boukhrief
Une question de prise de conscience morale

Élie Castiel

Numéro 302, mai 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82155ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2016). Nicolas Boukhrief : une question de prise de conscience morale. *Séquences : la revue de cinéma*, (302), 8–11.



Nicolas Boukhrief

Une question de prise de conscience morale

Début de la cinquantaine. Assez de maturité pour réaliser des films avec sérieux sans se soumettre à des diktats d'une autre époque. Ex-critique de cinéma, cela lui donne un certain privilège: commettre le moins d'erreurs et savoir s'autocritiquer. À son actif, six films dont **Le convoyeur** (2003), **Cortex** (2008) et **Gardiens de l'ordre** (2010). La diversité dans les sujets abordés lui fait prendre conscience, aujourd'hui, que le monde est atteint d'un nouveau virus sociopolitique: le terrorisme. Séquences l'a rencontré pour la sortie, à Montréal, de **Made in France**, seulement sur Internet et VOD dans son pays d'origine.

PROPOS RECUEILLIS ET RETRANSCRITS PAR ÉLIE CASTIEL

Avec le recul et les événements récents, il semble qu'il y avait, de votre part, une urgence à faire le film. C'est en fait, si l'on en juge par votre filmographie, qu'il s'agit de votre premier essai politique.

Tout à fait. En quelque sorte, le projet du film a émané suite à la fameuse affaire Merah qui a enflammé la France. Un moment dans la société française actuelle où on sentait que les choses n'allaient plus être les mêmes. Je me suis lancé très rapidement dans l'écriture, mais j'ai eu beaucoup de mal à trouver un producteur, la plupart d'entre eux étant peu friands à verser de l'argent dans des sujets risqués. En France, en ce moment, les gens sont frileux face à certains enjeux sociaux et au cinéma; ils vont surtout voir des *blockbusters* américains ou des comédies françaises pour s'évader. Dans la société française, après Merah, il y avait une certaine paranoïa face à tous ces attentats

un peu partout dans le monde. De toute évidence, le cinéma français, mis à part, par exemple, la période Gavras, n'est pas de tendance politique.

D'une certaine façon, ça me rappelle le Hollywood des années de la Seconde Guerre mondiale, alors qu'on produisait surtout des comédies musicales et romantiques pour faire oublier aux gens ce qui se passait vraiment.

Oui, en effet. Je suis d'accord avec vous. Effectivement, même si nous ne sommes pas à l'intérieur d'une guerre mondiale, plusieurs *petits grands* conflits se passent un peu partout et laissent des traces. Pour **Made in France**, lorsque nous avons finalement trouvé du financement pour un budget à moindres coûts et que le film était prêt pour une sortie, les événements de Charlie Hebdo et de l'Hyper Cacher ont fait changer d'avis le



Derrière le jeune qui s'est fait exploser, se cache un être humain

distributeur qui pensait que ce n'était vraiment pas le moment. À tel point que **Made in France** n'a pas eu de sortie en salle en France, mais directement sur Internet et en VOD. En fait, le distributeur nous a rendu le film. Mais nous avons pu le distribuer en Amérique. De toute façon, les pays anglophones ont plus une tradition du film politique que chez nous, en France.

Parlant de « film politique » et à en juger par l'époque instable dans laquelle on vit, est-ce que les cinéastes, autant que la critique, ne doivent-ils pas politiser leur travail ? Du moins, c'est la question que se posent bien des critiques.

Je suis tout à fait d'accord avec vous. En ce qui concerne la critique, je trouve les écrits faits au Canada, et au Québec, plus intéressants que ceux publiés en France; bien entendu, sans compter les piliers que sont les *Cahiers* et *Positif*. Je crois qu'ici, dans la plupart des cas, vous faites apparaître le côté sociopolitique des films dans vos critiques; même dans les entrevues où l'on sent, dès le début, la cohérence des questions, la continuité dans la pensée. Avec la venue d'Internet, il y a eu une crise énorme dans les médias, dans la mesure où la démocratisation de la pensée a créé des dérapages incontrôlés. Beaucoup de très jeunes critiques mal formés et dépourvus de culture générale pullulent un peu partout.

Je crois, cependant, que ce phénomène est d'ordre mondial puisque ça existe même ici. Il y a, de nos jours, et

même depuis quelques années, une nouvelle tendance tout à fait ahurissante qui consiste à dégrader ce qui est intellectuel.

Oui, en effet. C'est bien le cas.

Vous avez été, vous-même, critique de cinéma (Starfix), mais d'une génération beaucoup plus curieuse, érudite, ayant hérité en quelque sorte de la précédente, produit soixante-huitard par excellence.

Oui, c'est un fait, mais la majorité des critiques qui nous ont précédés rejetait nos nouvelles approches, notamment en ce qui a trait au cinéma de genre, celui de Mario Bava, de Dario Argento et de cinéastes qui, aujourd'hui, heureusement, ont acquis leurs titres de noblesse.

Pour en revenir à *Made in France*, le djihadisme montré n'est-il pas le résultat d'une idéologie de la mort ?

Oui, j'appellerai plutôt cela *pulsion* de mort, faisant partie de ces mouvements de l'histoire qui sont atteints de destruction et de déstabilisation. Je suis d'avis que Daesh est, dans un certain sens, synonyme de nazisme; pas dans ses détails les plus pernicios, certes, mais dans son idéologie dévastatrice.

On parle souvent, dans certains milieux, que le but des islamistes est de, justement, islamiser l'Occident.

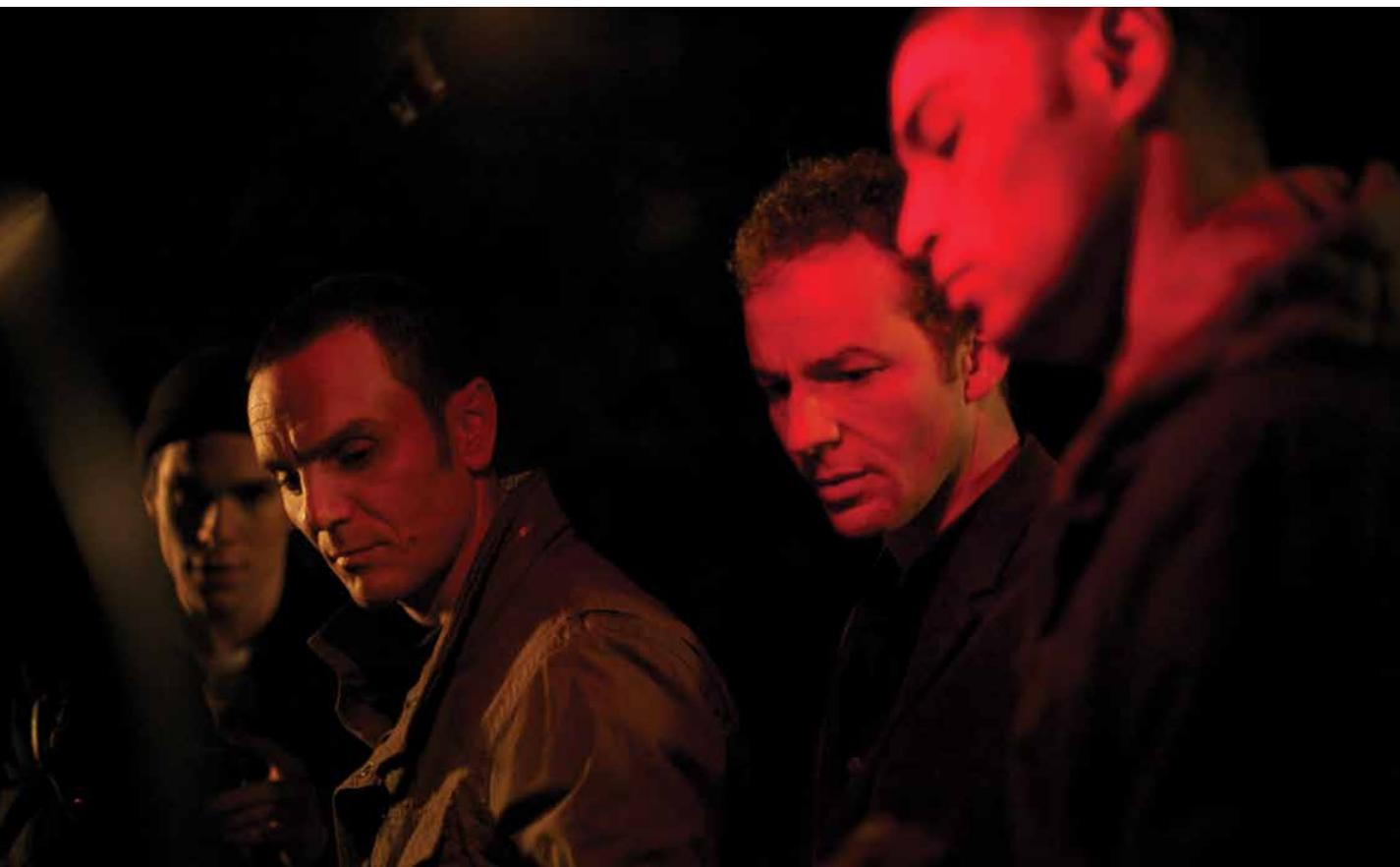
C'est de la vraie paranoïa. D'autant plus qu'il ne faut pas oublier que les premières victimes de l'État islamique sont des musulmans. Il faut être plus censé que de penser de telle façon. En fait, l'EI a pour but de diviser les peuples et de semer la pagaille dans des buts, en quelque sorte, pas très précis, mais qui ont affaire avec la peur et l'angoisse.

Mais, dans le même temps, n'y a-t-il pas, de la part de tous ces jeunes volontaires qui se dressent tragiquement contre le système, une sorte de désespoir qui se traduit par la violence incontrôlée ?

C'est tout à fait juste, car derrière le jeune qui se fait exploser, pensant avoir commis un acte héroïque, se cache un être humain bercé par les injustices sociales et le manque flagrant de possibilités d'intégration. Dans un sens, la France, depuis Mitterrand, a abandonné les pauvres. La radicalisation est l'une des conséquences de cette injustice.

Un des personnages, dans *Made in France*, est celui du journaliste d'enquête qui finit par s'apercevoir que lesdits terroristes sont en même temps des êtres humains.

Oui, en effet; s'il ne comprend pas leur idéologie, il arrive à saisir leur humanité, mais une humanité désespérée qui, pour moi, est un élément important du film, car au-delà de leur acte infâme, ce sont, eux aussi, des écopés. Il s'agit, de la part de ces clans, d'une haine profonde du libéralisme et de ses effets pervers sur la



société. Aussi, il n'y a pas de jeunesse sans romantisme; et dans le romantisme, il y a toujours les notions d'éros et de thanatos. Des exemples frappants: la Bande à Baader en Allemagne, Action directe en France et les Brigades rouges en Italie, tous trois des mouvements politiques des années 70.

Au cours du tournage, avez-vous construit des limites dans le sens de ce que le cinéma peut ou ne peut pas montrer? Sur ce point, je pense au film *La désintégration*, de Philippe Faucon, dont l'approche est plus sur la rationalisation de l'acte terroriste que sur le résultat concret.

Mon but, dans *Made in France*, c'était également d'utiliser les éléments du thriller parce que je voulais qu'ils conservent et illustrent ce dont je parle. Si j'avais décidé d'en faire un film bavard, intellectuel, l'intérêt aurait été limité. Ce n'était pas mon intention, et je l'assume pleinement. Je voulais, en quelque sorte, montrer les conséquences fâcheuses d'un acte d'attentat et exposer les cellules marginales comme des espaces cancéreux.

Dès que l'acte commence à se concrétiser, certains membres du clan commencent à se remettre en question, quitte à laisser tomber le groupe. C'est sans doute ce qui se passe dans de telles situations.

C'est la même chose qui se passait pendant les Kamikazes japonais même si, en fin de compte, ils finissaient tous par concrétiser l'acte. Oui, ça peut se passer de cette façon.

Cela ne montre-t-il pas que, chez ces marginaux, il y a tout de même un niveau d'humanité?

Oui, en effet. C'était d'ailleurs mon intention dans le film.

Entre *Le convoyeur*, que nous avons vu au Québec, et *Made in France*, deux univers à l'opposé l'un de l'autre. Plutôt qu'une certaine forme de continuité, vous semblez préférer la diversité dans le choix des sujets.

Tout se base sur l'esprit d'observation. Mais mon influence première, c'est bel et bien le cinéma de Samuel Fuller, le célèbre cinéaste américain qui faisait des polars, en général des films de courte durée, et qui n'étaient pas nécessairement reliés entre eux, mais qui, dans le même temps, étaient fondés sur une faille de la société américaine: la maltraitance en institut psychiatrique dans *Shock Corridor*, le racisme dans *White Dog* (*Trained to Kill*)...

Mais vous parlez comme un critique de cinéma.

Mais je l'ai été et je le revendique! En fait, Fuller est un bon exemple d'influence. Il s'est toujours servi du cinéma comme d'un médium pour divertir les gens et, en même temps, les renseigner sur ce qui clochait dans la société dans laquelle ils évoluaient, et comment on pouvait se permettre de faire évoluer les choses.

Vous étiez critique, vous voici maintenant critiqué. Comment vivez-vous ce passage d'un univers à l'autre?

L'avantage d'avoir été critique de cinéma, c'est qu'aujourd'hui je peux prendre une distance avec ce métier et je constate qu'il y a de mauvaises critiques qui me paraissent plus intéressantes que des bonnes. Tout est une question d'arguments. Souvent, les mauvaises critiques sont si réfléchies qu'elles m'aident à faire un meilleur travail la prochaine fois.

Avez-vous été, en quelque sorte, un peu influencé par *La désintégration* qui traite, bien entendu de façon différente, du même sujet ?

En fait, je n'ai vu ce film qu'après avoir tourné *Made in France*. Je refuse que mon scénario soit manipulé par un film qui traite du même sujet. J'insiste pour conserver ma part d'intégrité. Pour faire un film, je crois qu'il est convenu de faire la synthèse du thème abordé. La critique, c'est plutôt « j'ai un objet devant moi, comment je le déconstruis pour essayer de l'expliquer aux gens... »

Pourtant, en France, *Made in France* aurait pu faire l'objet d'une présentation avec débat.

Oui, effectivement. Mais en France, la pire des choses, c'est d'avoir été critique de cinéma et de devenir cinéaste le lendemain; c'est le pire parcours pour être défendu par la critique « on va dire » officielle. En France, le cinéma de genre continue à être relativement méprisé. Sur le plan économique, c'est très difficile d'avoir des avances sur recettes.

[Gaspar] Noé se débrouille quand même pas mal.

Oui. Noé, c'est autre chose. Il a eu l'intelligence de se trouver un créneau tout à fait particulier.

Dans *Made in France*, on s'attend à ce qu'il y ait une part d'improvisation, et pourtant, on sent que la mise en situation est très contrôlée.

C'est vrai. Le scénario est très écrit et se base sur des observations personnelles concernant la société. C'est aussi une œuvre de fiction qui, tout en s'inspirant de faits plausiblement réalistes, n'en demeure pas moins un essai fictif. Et aussi, comme je n'ai pas eu énormément d'argent, je préfère construire des plans précis plutôt que de prendre des risques et de banaliser le propos. Avec un budget restreint, je préfère bien préparer les acteurs et les intégrer immédiatement dans chaque plan et séquence tournés. En quelque sorte, c'est la synthèse entre l'énergie des acteurs et les déplacements qu'ils feraient dans telle ou telle scène; et à partir de là, je fais mon découpage.

Après tout ce travail physique et rationnel, se pose-t-on la question « et si je me casse la gueule ? »

Vous savez, lorsque je présente un film pour la première fois, et que les gens ne le trouvent pas ridicule, je trouve cette réaction très forte parce que ce n'est pas évident d'aborder certains thèmes délicats au cinéma.

Finalement, ce problème de non-sortie en France vous a-t-il déçu ?

Au début, sans doute, mais aujourd'hui, pas vraiment parce que me faire dire qu'on espère que le film cartonne si on le sort en salle, c'est malsain. Le film cartonne en VOD, sur Internet et il est vendu dans plusieurs pays. 🇪🇺

